

Deuxième Tradition

« Dans la poursuite de notre objectif commun, il n'existe qu'une seule autorité ultime : un Dieu d'amour tel qu'Il peut se manifester dans notre conscience de groupe. Nos chefs ne sont que des serviteurs de confiance, ils ne gouvernent pas. ».

Chez les AA, d'où viennent les directives ? Qui commande ? Voilà encore une question qui intrigue tous nos amis et les nouveaux membres. Quand on leur dit que notre Association n'a pas de président investi du pouvoir de la diriger, ni de trésorier pouvant exiger le versement de cotisations, ni de conseil d'administration autorisé à exclure un membre fautif et qu'en fait, aucun membre ne peut donner de directive à un autre ni en exiger l'obéissance, nos amis médusés s'exclament : « C'est simplement impossible ! Il y a sûrement un piège quelque part ! » Ces gens pragmatiques lisent alors la Deuxième Tradition et découvrent que la seule autorité chez les AA est celle d'un Dieu d'amour tel qu'Il peut se manifester dans la conscience de groupe. Incrédules, ils demandent à un membre d'expérience si cette formule est vraiment efficace. Ce membre, de toute évidence sain d'esprit, répond sans hésiter : « Oui, cela marche vraiment. » Nos amis répliquent en bougonnant que tout cela leur paraît vague, nébuleux, plutôt simpliste. Ils se mettent alors à nous observer d'un œil scrutateur, rassemblent quelques bribes de l'histoire des AA, et rapidement, s'inclinent devant les faits.

Quels sont donc les faits qui ont rendu efficace un principe apparemment irréaliste chez les AA ?

Jean Untel, bon membre des AA, déménage, disons, à Middletown, aux États-Unis. Désormais seul, il constate qu'il ne pourra peut-être pas rester abstinent, ni même survivre, s'il ne transmet pas à d'autres alcooliques ce qu'il a lui-même reçu tout à fait gratuitement. Il se sent une obligation spirituelle et morale parce qu'autour de lui, il y a peut-être des centaines de personnes qui souffrent et qu'il peut aider. D'autre part, son groupe d'attache lui manque. Il a besoin des autres alcooliques autant qu'ils ont besoin de lui. Il va rencontrer les prédicateurs, les médecins, les journalistes, les agents de police, les barmen... avec le résultat qu'il y a désormais un groupe à Middletown dont il est le fondateur.

En tant que fondateur, au début c'est lui qui dirige. Qui d'autre pourrait le faire ? Il commence très rapidement cependant à partager avec les premiers alcooliques qu'il a secourus son autorité présumée de tout régenter. À ce stade, ce dictateur inoffensif devient le président d'un comité composé de ses amis. Ce sont eux qui forment la hiérarchie de service de ce groupe en formation, s'étant eux-mêmes désignés, évidemment, puisqu'il était impossible de faire autrement. En quelques mois, les AA prennent une expansion considérable à Middletown.

Le fondateur et ses amis inculquent aux nouveaux membres le message spirituel, réservent des salles, prennent des accords avec les hôpitaux et sollicitent l'aide de leurs femmes pour la préparation d'énormes quantités de café. Étant des êtres humains normaux, il est bien naturel que le fondateur et ses amis se complaisent un peu dans la gloire. « Ce serait

une bonne idée, se disent-ils, de garder la main haute sur le Mouvement dans cette ville. Après tout, nous avons de l'expérience. Sans compter tout le bien que nous avons fait à ces ivrognes. Ils devraient être reconnaissants ! » Bien sûr, les fondateurs et leurs amis sont parfois plus sages et plus modestes mais généralement, à ce stade, ce n'est pas le cas.

Le groupe connaît alors ses premières douleurs de croissance. Les mendiants mendient. Les cœurs solitaires se languissent. Les problèmes tombent comme en avalanche. Plus important encore, les rumeurs grondent dans l'âme politique du groupe et éclatent bientôt en protestation ouverte : « Ces vieux membres s'imaginent-ils qu'ils peuvent indéfiniment diriger le groupe ? Ayons des élections ! » Pour le fondateur et ses amis, c'est la déception et le dépit. Ils tentent d'étouffer les crises l'une après l'autre et plaident leur cause auprès de chacun des membres. Trop tard : la révolution est amorcée. La conscience du groupe est en voie de prendre la relève.

Puis, viennent les élections. Si le fondateur et ses amis ont bien servi le groupe, ils peuvent, à leur grande surprise, être réinstallés dans leurs fonctions pour un temps. Mais s'ils ont opposé une résistance acharnée à la montée démocratique, il se peut qu'on les limoge simplement. Dans un cas comme dans l'autre, le groupe s'est maintenant donné ce qu'on appelle un comité rotatif dont l'autorité est très limitée. Ses membres ne peuvent d'aucune manière gouverner ou diriger le groupe. Ce sont des serviteurs. Leur privilège, parfois bien ingrat, consiste à s'occuper des corvées du groupe. Sous la direction du président, ils s'occupent des relations publiques et organisent les réunions. Les responsabilités du trésorier se limitent à recueillir l'argent de la collecte, à le

déposer à la banque, à payer le loyer et les autres factures et à présenter un rapport à la réunion d'affaires. Le secrétaire, lui, voit à disposer des publications sur une table, assure l'efficacité du service téléphonique, répond au courrier, expédie les avis de convocation. Tels sont les simples services qui permettent au groupe de fonctionner. Le comité ne dispense pas d'orientation spirituelle, ne juge la conduite de personne et ne donne jamais d'ordres. Les membres du comité qui tenteraient d'agir de la sorte seraient évincés sans délai dès l'élection suivante, découvrant trop tard qu'ils sont des serviteurs, non des sénateurs. Ce sont là des expériences universelles. C'est ainsi que dans tout le Mouvement, la conscience du groupe définit le mandat de service de ses chefs.

Ce qui nous amène logiquement à la question suivante : « Y a-t-il réellement un leadership chez les AA ? » Oui, trois fois oui, bien qu'à prime abord, on soit tenté de croire le contraire. Revenons au cas de ce fondateur et de ses amis qui ont été limogés. Que deviennent-ils ? Au fur et à mesure que s'estompent leur dépit et leur angoisse, un changement subtil se produit en eux. En fin de compte, ils se répartissent en deux camps qu'on pourrait désigner ainsi : les « vieux sages » et les « aspirants frustrés ». Les premiers reconnaissent la sagesse de la décision du groupe, ne gardent aucun ressentiment d'avoir été limogés, ont un jugement sûr, fortifié par une expérience considérable et consentent à rester calmement dans les coulisses en attendant patiemment la suite des événements. L'aspirant frustré, lui, est parfaitement convaincu que le groupe ne peut fonctionner sans lui,

multiplie les intrigues pour regagner son poste et continue d'être dévoré d'apitoiement. Quelques-uns sont à ce point rongés par la frustration qu'ils se détachent entièrement de l'esprit et des principes des AA et retournent boire. À certains moments, ils sont légion dans le Mouvement. Jusqu'à un certain point, presque tous les vieux membres ont fait ce cheminement. Heureusement, la plupart en ressortent grandis et se transforment peu à peu en vieux sages. Ils deviennent alors les leaders authentiques et permanents des AA. Lorsqu'il y a crise, c'est auprès d'eux qu'on trouve les opinions modérées, les connaissances éprouvées et la sagesse sans prétention de l'expérience. C'est vers eux qu'on se tourne pour résoudre les conflits douloureux. Ils deviennent la voix de la conscience de groupe ; en fait, la véritable voix des Alcooliques anonymes, c'est eux. Ils n'ont aucun mandat ; ils entraînent par leur exemple. Telle est l'expérience qui nous a amenés à la conclusion que notre conscience de groupe, bien éclairée par les anciens, se révélera plus sage, à longue échéance, que celle de tout meneur individuel.

Notre Mouvement avait à peine trois ans lorsqu'un événement nous a apporté la démonstration de ce principe. Un des premiers membres des AA fut obligé, à l'encontre de ses désirs personnels, de se conformer à l'opinion du groupe. Voici comment il raconte lui-même cette histoire.

« Un jour, je faisais du travail de Douzième Étape dans un hôpital de New York. Charlie, le directeur, m'a fait venir à son bureau. 'Bill, m'a-t-il dit, je trouve honteux que tu sois si peu à l'aise financièrement. Partout

autour de toi, des ivrognes se rétablissent et gagnent bien leur vie. Toi, tu donnes tout ton temps pour les alcooliques et tu n'as pas le sou. Ce n'est pas juste !' Charlie a fouillé dans un tiroir et en a sorti de vieux états financiers. 'Voici, continua-t-il en me les tendant, le genre de profits que réalisait cet hôpital dans les années vingt : des milliers de dollars par mois. Nous devrions faire aussi bien aujourd'hui et le pourrions, si seulement tu voulais m'aider. Alors pourquoi ne viens-tu pas t'installer ici ? Je te donnerai un bureau, un compte de frais convenable, et une tranche fort respectable des profits. Il y a trois ans, lorsque le Dr Silkworth, notre directeur médical, a soulevé l'idée d'utiliser une méthode spirituelle pour aider les alcooliques, j'ai pensé que c'était une idée de fou, mais j'ai changé d'avis. Un jour, ta bande d'ex-beuveurs finira par remplir le Madison Square Garden et d'ici là, je ne vois pas pourquoi tu devrais crever de faim. Ma proposition n'a rien d'anormal. Tu peux devenir un thérapeute non professionnel et réussir mieux que n'importe qui dans ce domaine.'

« J'étais renversé. Ma conscience m'a quelque peu tiraillé, puis j'ai vu combien la proposition de Charlie était parfaitement honnête. Il n'y avait absolument rien de mal à devenir thérapeute non professionnel. J'ai pensé à Lois qui, tous les jours, rentrait épuisée de son travail dans un grand magasin pour en plus avoir à cuisiner pour une maisonnée d'ivrognes qui ne payaient pas de pension. J'ai pensé à la somme considérable que je devais encore à mes créanciers de Wall Street. J'ai pensé à quelques-uns de mes amis alcooliques qui gagnaient plus d'argent que jamais. Pourquoi ne serais-je pas aussi à l'aise qu'eux ?

« Bien que j'aie demandé à Charlie un certain temps de réflexion, ma décision était à peu près prise. Rentrant en tout hâte à Brooklyn par le métro, j'ai eu ce qui m'a semblé un éclair d'inspiration divine. Rien qu'une petite phrase de la Bible, mais combien convaincante ! Une voix ne cessait de me répéter : 'Tout travailleur mérite salaire'. À la maison, j'ai trouvé Lois, cuisinant comme d'habitude, sous le regard affamé de trois alcooliques postés à l'entrée de la cuisine. Je l'ai amenée à l'écart et lui ai annoncé la merveilleuse nouvelle. Elle a manifesté un certain intérêt, mais elle était moins enthousiaste que je ne l'aurais cru.

« Ce soir-là, il y avait une réunion. Bien qu'aucun de nos pensionnaires du moment ne semblait progresser vers l'abstinence, d'autres y étaient parvenus. Accompagnés de leurs femmes, ils ont rempli notre sous-sol. Je me suis empressé de leur faire part de cette chance inouïe. Je n'oublierai jamais leurs visages impassibles et tous ces yeux fixés sur moi. C'est avec un enthousiasme refroidi que j'ai péniblement terminé mon récit. Il s'ensuivit un long silence.

« Un de mes amis a presque timidement pris la parole : 'Bill, nous connaissons ta situation difficile. Nous en sommes tous très contrariés. Nous nous sommes souvent demandé comment nous pourrions y remédier. Mais je crois bien traduire le sentiment de tous ceux qui sont ici en disant que la solution que tu proposes nous contrarie bien davantage.' Il a poursuivi d'une voix plus assurée : 'Es-tu conscient que tu ne pourras jamais faire une profession de ce travail ? Malgré toute la générosité que Charlie nous a manifestée, ne vois-tu pas que nous ne pouvons faire dépendre notre Mouvement de son hôpital ou de n'importe quel autre ? Tu nous dis que la proposition

de Charlie est honnête. Nous en convenons, mais ce que nous avons est trop précieux pour se satisfaire uniquement de critères de moralité ; il faut plus que ça. Bien sûr, l'idée de Charlie est bonne, mais pas encore assez. C'est une question de vie ou de mort, Bill, et il nous faut ce qu'il y a de mieux au monde ! Mes amis m'ont regardé d'un air de défi lorsque leur porte-parole a ajouté : 'Bill, n'as-tu pas maintes fois répété ici même, à cette assemblée, que le bien est souvent l'ennemi du mieux ? Eh bien ! en voici un exemple frappant. Tu ne peux pas nous faire un coup semblable !'

« Ainsi s'exprimait la conscience de groupe. Le groupe avait raison et j'avais tort : la voix dans le métro n'était pas celle de Dieu. C'est ici qu'elle s'exprimait vraiment, dans ce cri du cœur de mes amis. J'ai écouté et, Dieu merci, j'ai obéi. »